

Un point aveugle

Réflexions sur les techniques non matérielles d'organisation.

Par Daniel Cérézuelle

« *L'organisation c'est précisément la technique elle-même* ».

Jacques Ellul¹

I Un « réalisme » hémiplégique.

The *Thing Turn* dans la philosophie contemporaine de la technique. Depuis une trentaine d'années on assiste à un recentrage « empirique » de la philosophie de la technique, tournée de plus en plus vers l'étude des objets techniques et des pratiques sociales qui s'organisent autour de leur genèse ou de leur usage. Ainsi, dans un article de 2010, le philosophe Américain Philip Brey expliquait que pour bien comprendre le sens et la place de la technique dans notre monde il est nécessaire de renoncer à des approches globales, comme celles qui ont été proposées par des penseurs comme Heidegger, Ellul, Illich ou Mumford². Ces approches sont trop critiques et pessimistes ; elles insistent trop sur les difficultés posées par le progrès des techniques et ne permettent pas de faire des propositions constructives pour l'avenir. Seules des approches beaucoup plus empiriques, décrivant de manière concrète le fonctionnement des artefacts techniques et leur mise en œuvre permettraient de comprendre de manière constructive la place des objets techniques et le rôle de l'ingénierie dans la vie sociale.

Ce retour aux objets (*Thing turn*) caractérise aussi la philosophie française de la technique qui, dans le sillage de Simondon, accorde une place de plus en plus centrale à l'étude des « objets » techniques. Dans l'introduction de l'ouvrage collectif *French Philosophy of technology*,³ il est signalé que, désormais la plupart des chercheurs contemporains « construisent leurs analyses philosophiques sur la base d'une étude empirique attentive des objets techniques » et de leur mode d'être au monde. Bruno Latour, qui se réclame d'une approche de la technique résolument empirique, va plus loin ; il faut, selon lui, répudier les approches globales, comme celle de « système technicien » proposée par Jacques Ellul : « L'idée d'un système technique, par exemple, est une vue philosophique qui ne repose, encore une fois, sur aucune étude empirique »⁴. Pour penser rigoureusement le rôle des techniques il faudrait désormais, selon lui s'intéresser aux *objets* techniques au moment où ils sont en train de se faire et aux *actants* qui gravitent autour de leur genèse.

¹ Jacques Ellul *La technique ou l'enjeu du siècle* ; Armand Colin, Paris 1954 p. 83

² Brey, P. (2010). 'Philosophy of Technology after the Empirical Turn' in *Techné: Research in Philosophy and Technology* 14:1.

³ Loeve, Sacha, Guchet, Xavier, Bensaude-Vincent, Bernadette, *French philosophy of technology, classical readings and contemporary approaches*. Springer, 2018.

⁴ Latour, Bruno : De l'humain dans les techniques, entretien avec Bruno Latour. In Scheps, Ruth, *L'Empire des techniques*, 1984. Editions du Seuil, Paris, 1994

Dans ce courant méthodologique qui actuellement domine le champ des études philosophiques et sociologiques du rapport entre technique et société, et qui privilégie l'étude des objets techniques, la technique est envisagée d'abord comme une réalité instrumentale d'action matérielle sur le monde physique. Comme le résume la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, « la technique a deux dimensions essentielles, à savoir l'instrumentalité et la productivité. L'instrumentalité correspond à la totalité des entreprises des humains pour contrôler leurs vies et leurs environnements en interagissant avec le monde de manière instrumentale, en utilisant des objets d'une manière intentionnelle et intelligente. La productivité recouvre la totalité des entreprises humaines pour créer de nouvelles choses capables de faire certaines choses d'une manière contrôlée et intelligente. »⁵ Ainsi le souci d'objectivité et de réalisme, couplé au désir de déboucher sur des propositions constructives, conduit la plupart des philosophes et des sociologues contemporains à centrer leur champ d'investigation sur les objets techniques ainsi que sur les processus et les pratiques qui leurs sont associés. C'est donc la dimension de l'opérativité matérielle de l'activité technique des hommes sur le monde qui fournit le paradigme dominant. Certes, cette construction du champ théorique de la philosophie de la technique contemporaine réduit le risque d'égaré dans les généralités métaphysiques, toutefois il y a un prix à ce soi-disant réalisme : il laisse de côté un pan entier de la réalité technique contemporaine ; c'est celui des pratiques et des processus qui sont à la fois techniques et non-matériels.

Le continent invisible : Que l'on parle de techniques non matérielles peut paraître étonnant pour beaucoup d'esprits habitués à réfléchir sur le rôle des objets, outils ou machines, qui occupent une place très visible dans notre monde vécu. Mais il n'en reste pas moins que des penseurs sérieux ont reconnu qu'il existe effectivement un domaine des techniques non-matérielles s'appliquant au monde humain. Ainsi, dans *The open society and its enemies*, Karl Popper reconnaît l'existence légitime d'une *ingénierie sociale* qui consiste en « l'application des méthodes critiques et rationnelles de la science aux problèmes d'une société ouverte. »⁶. Le fait qu'il recommande une approche au cas par cas (peacemeal engineering) plutôt qu'une approche globale (utopian engineering) ne fait que renforcer le fait qu'il considère que ces techniques d'ingénierie sociale ont une capacité opératoire qui n'est pas usurpée. Qu'il y ait des techniques non matérielles ayant une visée organisationnelle, c'est aussi ce que reconnaît l'épistémologue Mario Bunge. Dans son article *Technology as Applied Science*⁷, à côté du champ des techniques physiques telle que le génie mécanique et du champ des techniques biologiques telle que la pharmacologie, il distingue le champ des techniques sociales telles que la recherche opérationnelle et celui des techniques de pensée, telle que l'informatique. Et pour

⁵ « Technology can be said to have two “core” dimensions which can be referred to as instrumentality and productivity. Instrumentality covers the totality of human endeavors to control their lives and their environments by interfering with the world in an instrumental way, by using things in a purposeful and clever way. Productivity covers the totality of human endeavors to bring new things into existence that can do certain things in a controlled and clever way.” “Philosophy of technology”. In *Stanford Encyclopedia of Philosophy* <https://plato.stanford.edu/entries/technology/>

⁶ “the application of the critical and rational methods of science to the problems of the open society.” Popper, Karl. 1971 *The Open Society and Its Enemies* Princeton, New Jersey: Princeton University Press

⁷ Bunge, Mario: “Technology as applied science”: in *Technology and Culture* Vol. 7, No. 3 (Summer, 1966), pp. 329-347.

ce qui est des techniques sociales il considère qu'elles sont fondées sur un savoir. Ainsi, « la psychologie peut être utilisée par le psychologue industriel dans l'intérêt de la production ». ⁸. Quarante ans plus tard Bunge reprend ces idées dans *Political philosophy, facts, fiction and vision*⁹, ouvrage dans lequel il affirme que « une technologie sociale est une discipline basée sur la science susceptible de traiter des problèmes sociaux d'une manière efficace et rationnelle. En d'autres termes, son but est de modifier le comportement humain soit pour éliminer le problème ou pour réduire les souffrances qu'il engendre. »¹⁰ Et Bunge précise que « il y a nombre de ces techniques sociales depuis les sciences de l'éducation, le travail social, le marketing, jusqu'au droit, les sciences du management, la macroéconomie normative, la stratégie militaire et la diplomatie. Toutes ont été inventées pour traiter des problèmes sociaux d'ampleur et de nature différente, de la répartition des ressources à la résolution des conflits. Elles permettent de satisfaire à une de conditions de la bonne gouvernance : l'efficacité. »¹¹ Dominique Raynaud, dans *Qu'est-ce que la technologie*¹² accorde lui aussi une place importante aux techniques non matérielles. Selon lui, la mise en œuvre de connaissances scientifiques ne produit pas nécessairement un objet matériel : « Je donne le nom de procédé technologique à toute suite d'opération, soit matérielles, soit intellectuelles, basée sur des connaissances scientifiques. »¹³ C'est pourquoi, dans le monde des techniques, Raynaud distingue l'ingénierie, qui produit des artefacts matériels, des technologies qui produisent des effets immatériels : « Il faut distinguer ingénierie et technologie, afin de ne pas restreindre le champ de la technologie aux seules technologies productives. Ainsi il existe une technologie fiscale servant à fixer l'assiette des impôts et à définir des tranches d'imposition à partir des revenus de l'année précédente. Mais cette technologie ne sert à produire aucun artefact. Ce n'est pas une ingénierie au sens propre. »¹⁴

La plupart des tenants français du « thing turn » qui mettent l'objet technique au centre de leur réflexion se réclament volontiers des analyses fondatrices de Gilbert Simondon, mais il convient ici de relever un paradoxe : en effet l'auteur de *Du mode d'existence des objets techniques*¹⁵ a consacré plusieurs pages de son gros traité à dégager, à côté du champ des objets et des ensembles techniques agissant matériellement sur le monde naturel, l'existence d'un champ des « techniques du monde humain », techniques immatérielles sur lesquelles il nous propose des réflexions très intéressantes. Selon lui ces techniques sont liées aux techniques matérielles par un ordre de succession : « les techniques de l'homme ont surgi à titre de techniques séparées au moment où les techniques d'élaboration du monde naturel, par leur

⁸ «psychology can be used by the industrial psychologist in the interest of production.» Ibid; p. 331.

⁹ Bunge, Mario. *Political philosophy, facts, fiction and vision*. Transaction publisher, New Brunswick, new Jersey. 2009.

¹⁰ « a social technology is a science-based discipline capable of tackling social problems in a rational and efficient fashion. Its aim, in other words is to alter human behavior so as to either eliminate the problem or mitigate the sufferings they cause". Ibid, p.313

¹¹ "from education science, social work, and marketing to law, management science, normative macroeconomics, military strategy and diplomacy. All of them have been invented to tackle social problems of various kinds and sizes, from distribution of resources to conflict resolution. They help meeting one of the conditions of good governance - efficiency." Ibid. p313-314.

¹² Raynaud, Dominique : *Qu'est-ce que la technologie ?* Préface de Mario Bunge. Editions Matériologiques, 2016.

¹³ Ibid. p.31

¹⁴ Ibid. p.31.

¹⁵ Simondon, Gilbert : *Du mode d'existence des objets techniques*. Aubier, Paris, 1989.

brusque développement, ont modifié les régimes sociaux et politiques »¹⁶, ou encore : « Après l'élaboration du monde naturel, la pensée technique s'est tournée vers celle du monde humain, qu'elle analyse et dissocie en processus élémentaires, puis reconstruit selon des schèmes opératoires, en conservant les structures figurales, et en laissant de côté les qualités et les forces de fond. »¹⁷. Mais, curieusement, après avoir mis en évidence l'existence de tout un monde des techniques non-matérielles de l'humain, et dont il reconnaît que l'usage est très problématique, Simondon ne s'y attarde pas. Il en va de même de la plupart des philosophes contemporains de la technique qui promeuvent une approche « objet » de la technique. Certes, ils ont lu Simondon et savent qu'il existe un important domaine des techniques du monde humain, mais, comme lui, ils ne s'intéressent guère aux techniques qui ne produisent pas d'objets ou d'ensembles techniques matériels. De la sorte, sous prétexte d'objectivité et de respect de l'expérience, c'est tout un versant de la technicité moderne qui est ainsi évacué des modèles philosophiques d'intelligibilité de la technique contemporaine et de sa relation avec la vie sociale et, plus généralement avec le mode d'existence humain dans une société technicienne. Or ce champ des techniques immatérielles ne devrait pas être négligé sous prétexte qu'il s'agit d'un domaine spécial, séparé des techniques matérielles car non seulement son développement résulte du progrès des premières, comme le signale Simondon, mais en outre il est devenu en retour une des conditions du développement des techniques productives d'effets matériels, ne serait-ce que parce que désormais l'innovation technoscientifique est devenue dépendante des techniques de management de la Recherche et Développement. C'est pourquoi on se condamne à une compréhension bornée du déploiement des techniques matérielles si on ne prend pas en compte le déploiement des techniques immatérielles et les interactions entre les deux. Le « réalisme » qui motive le *thing turn* de la philosophie de la technique est fondé sur un parti-pris hémiplogique puisqu'il exclut de sa réflexion tout un pan du monde technique dont pourtant nous pouvons faire l'expérience et qui ne cesse de prendre de plus en plus d'importance dans notre vie concrète. Stratégie, gestion, logistique, management, aménagement, propagande etc., autant de techniques immatérielles d'organisation qui configurent de plus en plus étroitement les dimensions spatiales, temporelles et relationnelles de nos vies quotidiennes. Réfléchissant sur le rôle croissant des techniques de management, Baptiste Rappin en vient à écrire que « ...le management apparaît comme la condition de possibilité ontologique de nos vies contemporaines : nous venons au monde jetés dans des organisations, nous passons notre vie en leur sein ou en relation avec elles, et même notre cadavre éprouve les pires difficultés à s'en défaire. Il faut bien se résoudre à faire du management un existentiel. L'être-jeté-dans-les-organisations est une structure ontologique de l'existence humaine à l'époque de la planétarisation. »¹⁸

II Du point aveugle au point sensible : la critique personnaliste de la dépersonnalisation par les techniques d'organisation.

¹⁶ Ibid. p. 216

¹⁷ Ibid. p. 215.

¹⁸ Rappin, Baptiste : *Heidegger et la question du management*. Editions Ovadia, Nice, 2015, p.60.

Alors que des philosophes d'inspirations diverses ont reconnu l'existence d'un champ des techniques non matérielles visant à organiser le monde humain, nous avons vu que les courants dominants de philosophie et sociologie de la technique n'en ont guère tiré de conséquences. Et pourtant la question de la fonctionnalisation technicienne de la vie personnelle et collective a été posée dès le lendemain de la Première Guerre mondiale par quelques penseurs. Bien qu'ils ne fussent pas nombreux, il n'est pas question de les présenter tous dans le cadre de cet article. Nous laisserons donc de côté des auteurs comme Georg Jünger ou Romano Guardini qui ont pressenti, au-delà du machinisme, la possibilité d'une saisie technicienne de l'humain ; mais la question des techniques de l'humain ne fait pas chez eux l'objet d'une élaboration théorique. Il en va de même avec Heidegger qui avait très tôt perçu le risque d'une extension à l'homme du règne de l'arrondissement (*Geestell*). Mais comme le signale Baptiste Rappin, en dépit d'une brève remarque saisissante sur le caractère fondamental de l'organisation¹⁹, ce penseur de la technique n'a pas approfondi cette question. Par contre les penseurs de l'école de Bordeaux, Bernard Charbonneau (1910-1996) et Jacques Ellul (1912-1994), ont accordé une grande importance au développement des techniques immatérielles d'organisation et ont tenté de caractériser leur rôle dans la mise en place d'une société technicienne. De fait, c'est une interrogation sur la liberté et l'expérience quotidienne de la dépersonnalisation dans le monde moderne qui a rendu ces penseurs attentifs à l'importance de ce champ technique dans la vie contemporaine. Mais avant de présenter leurs idées sur les techniques d'organisation, il nous semble utile d'évoquer très rapidement les réflexions d'un autre philosophe personnaliste, Berdiaeff, qui lui aussi avait mis la liberté au centre de sa pensée et avait insisté sur la dimension organisatrice, et pas seulement machinique, de la technique moderne. Les textes de Berdiaeff étaient connus et discutés dans le milieu du personnalisme français et il n'est pas impossible que les deux personnalistes gascons y aient trouvé un support pour élaborer leur réflexion sur la condition de l'homme en régime technicien.

Berdiaeff et la notion d'organisation technicienne : En 1933, dans *L'Homme et la machine* ce philosophe prônant un personnalisme existentiel, marxiste et spiritualiste explique que l'homme est entré dans « l'ère technique »²⁰. Le développement du machinisme et l'augmentation brutale de la puissance matérielle et économique ne sont que l'aspect le plus visible d'un phénomène plus profond à savoir l'installation d'un nouveau régime anthropologique qui est celui de *l'organisation* et qui affecte toutes les dimensions de la vie. Le monde de la technique s'étend donc bien au-delà de celui des machines matérielles. « Nous ne parlons pas seulement de la technique industrielle, militaire, d'une technique se rapportant à la locomotion et au confort de la vie, nous parlons aussi de la technique de la pensée et de la versification, de celle de la danse et du droit, de celle même de la vie spirituelle et du développement mystique [...] Toute technique enseigne la façon d'obtenir le meilleur résultat au moindre effort. »²¹. Ce faisant le phénomène technique affecte en profondeur notre rapport au monde, notre culture. Pour Berdiaeff, avec la technique, s'opère une mutation

¹⁹ « Et il m'est apparu clairement que l'«organisation» relève du cœur inapparent, non pas certes de la technique, mais bien de ce à partir de quoi elle se déploie dans l'histoire de l'être » Lettre de Martin Heidegger à Hannah Arendt du 15 février 1950. . In Arendt, H et Heidegger, M. *Lettres et autres documents, 1925-1975*. Traduits de l'Allemand par Pascal David. Gallimard, Paris, 2001.

²⁰ Berdiaeff, Nicolas : *L'homme et la machine*. [1933]. R&N éditions, Paris, 2019 ; p. 40

²¹ Ibid. p.19

anthropologique qui passe inaperçue. Il ne s'agit plus de disposer d'outils plus efficaces pour agir sur les choses : on change de monde. La technique, écrit-il, « fait de l'homme un cosmiurge. »²².

En effet, à un monde donné, doté d'une unité symbolique organique, sociale autant que naturelle, l'homme s'emploie à substituer un monde construit selon la modalité de « l'organisation ». Il faut retenir ici que pour Berdiaeff l'organisé (par l'homme) est le contraire de l'organique (produit par la nature) ; c'est pourquoi il pense que « du point de vue de la vie organique, la technique correspond à une désincarnation, à une rupture s'effectuant à l'intérieur des corps historiques, à une scission entre la chair et l'esprit. La technique crée un ordre nouveau, elle suscite désormais des corps organisés. »²³ D'un point de vue ontologique c'est là quelque chose d'absolument nouveau car, selon Berdiaeff, « les éléments organisés n'apparaissent pas avant l'homme, ils surgissent après sa venue et nous viennent de lui. »²⁴ La technique crée un monde en organisant, et cela d'une manière très particulière ; dans l'organisation d'un ensemble d'éléments matériels ou de processus immatériels, le but est inséré du dehors par l'organisateur. Le comportement ne vient pas de l'intérieur des éléments, il leur est imposé par contrainte. L'homme va donc organiser un nouveau monde, une « seconde nature »²⁵ sur la seule base de ce que connaît son esprit rationnel. En effet « La technique, elle, reste étrangère aux symboles, elle est réaliste, elle ne reflète rien, elle crée une nouvelle réalité, tout en elle est présent. Elle soustrait l'homme aussi bien à la nature qu'à l'au-delà. »²⁶ ; elle modifie son rapport au monde. Ce sera donc un monde désymbolisé, dépouillé de toute cohérence organique interne. Ainsi, par exemple, « la technique amène l'homme à concevoir la terre comme une planète, elle lui en donne une tout autre notion qu'il n'en avait autrefois »²⁷. Il en résulte une transformation si profonde de la culture par la technique que la tâche d'organisation ne connaît plus de limites : « L'ancien ordre organique s'écroule et une nouvelle forme d'organisation, créée par la technique, s'impose nécessairement »²⁸. Ce faisant, ce qui a commencé comme entreprise libératrice d'action transitive sur les choses finit par devenir action réflexive de l'homme sur lui-même et par rendre nécessaire l'organisation de l'homme lui-même : « l'organisation liée à la technique suppose un sujet organisant qui ne peut pas être transformé en machine ; cependant, cette organisation tend précisément à faire de lui un mécanisme »²⁹ et il en résulte que « la capacité d'organisation manifestée par l'homme le désorganise intérieurement », de sorte que « la technicisation de l'esprit et de la raison peut amener leur anéantissement »³⁰, ce qui appelle encore plus d'organisation. C'est pourquoi

²² Ibid. p.43

²³ Ibid. p.27

²⁴ Ibid. p.32

²⁵ Ibid. p.28

²⁶ Ibid. p.24

²⁷ P.35 Cette remarque anticipe les réflexions de Husserl : « la terre ne se meut pas ». Texte rédigé en 1934. In Traduit de l'allemand et présenté par Didier Frank, Jean-François Lavigne et Dominique Pradelle ; Editions de Minuit, Paris 1989.

²⁸ Ibid. p.38

²⁹ Ibid. p.28

³⁰ Ibid. p.34 c'est une idée que l'on retrouve développée dans *l'Etat* puis dans *Le système et le chaos* de Charbonneau.

Berdiaeff, soucieux de rompre ce cercle vicieux, écrit : « Il est impossible de tolérer l'autonomie de la machine, de lui laisser une entière liberté d'action. »³¹

Il semble que Berdiaeff ait emprunté cette notion d'organisation à Ernest Renan qui dans *L'Avenir de la science* écrivait : « organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention. »³² Quant à Renan, il semble qu'il ait emprunté cette notion d'organisation aux saint simoniens aux yeux de qui elle jouait un rôle central pour rétablir l'unité du corps social dissocié par l'industrialisation naissante, comme nous le verrons dans la suite de cet article. Or c'est une approche tout aussi politique que celle des saint-simoniens qui motive les analyses de Charbonneau et Ellul, mais elle est orientée dans une direction opposée. En effet, alors que les saint simoniens, préoccupés d'Unité, partent de la considération du tout social et de la nécessité d'en retisser le tissu déchiré, les deux gascons, préoccupés de liberté, fondent leur réflexion sur la condition de l'individu dans la société industrielle et technicienne et cherchent, sur la base de cette expérience, à identifier et caractériser les facteurs sociaux et techniques de cette condition.

La notion de totalisation sociale chez Bernard Charbonneau. Dès sa jeunesse, Charbonneau eut la conviction que son siècle serait celui du saccage de la nature et celui du totalitarisme. Toute l'œuvre de Charbonneau est un appel à prendre conscience de ce que le développement techno-industriel et scientifique, ce qu'il appelle « la grande mue » de l'humanité, risque de priver l'homme de nature et de liberté. Si la question de l'organisation devient centrale dans sa pensée, c'est parce que Charbonneau a une conception très originale, sociale et non politique, du phénomène totalitaire. Pour lui, en effet, l'essence du totalitarisme n'est pas à chercher du côté des idéologies politiques, mais plutôt du côté de transformations sociales plus profondes, portées par le progrès technique et industriel. Cette position est affirmée très tôt, dès 1935 : « Ce qui caractérise le monde totalitaire où nous vivons, c'est la symbiose du politique et du technique... »³³ - c'est-à-dire que tant les progrès de l'État que ceux de la technique tendent vers le même type d'organisation de l'ensemble de la vie sociale. A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, méditant sur l'utilisation de la bombe atomique par l'Amérique protestante et libérale, il écrit « l'essentiel ce ne sont pas les superstructures idéologiques mais le déchaînement des techniques de puissance et l'attitude d'esprit qui l'engendre... »³⁴. Puis, contrairement aux analyses de Hannah Arendt, il affirme dans *l'État* que « la nouveauté de l'esprit totalitaire n'est pas dans une théorie mais dans l'absence de théorie »³⁵, étant donné que les premières manifestations d'une organisation totale (plutôt que totalitaire) de la vie sociale ont eu lieu avant l'apparition de régimes menant une politique totalitaire.

³¹ Ibid. p.46

³² Renan poursuit : « L'œuvre universelle de tout ce qui vit étant de *faire Dieu parfait*, c'est-à-dire de réaliser la grande résultante définitive qui clora le cercle des choses par l'unité, il est indubitable que la *raison*, qui n'a eu jusqu'ici aucune part à cette œuvre, laquelle s'est opérée aveuglément et par la sourde tendance de tout ce qui est, la raison, dis-je, prendra un jour en main l'intendance de cette grande œuvre et après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu. ». Renan, Ernest : *L'avenir de la science, pensées de 1848*. [1890], Paris, Flammarion, 1995, p.37.

³³ Charbonneau, Bernard : « An deux mille » (1945) in Charbonneau, Bernard et Ellul, Jacques : *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*. Le seuil, Paris 2014 ; p.206.

³⁴ Ibid. p.206-207

³⁵ Charbonneau, Bernard : *L'État*. Economica, Paris 1987 ; p. 303.

En effet, pour Charbonneau, l'expérience de la Première Guerre mondiale, qui fut menée par des États-nations libéraux, est décisive pour comprendre l'essence du fait totalitaire : le déchaînement sans précédent de la violence industrialisée n'est qu'une des dimensions, certes révoltante, de la « guerre totale » que se sont livrées les nations. Il faut aussi prendre en compte une autre dimension du conflit, beaucoup moins spectaculaire mais essentielle et nouvelle, à savoir l'émergence d'un nouveau type d'organisation sociale qui a rendu possibles, entre autres, les massacres à grande échelle. En effet, c'est au cours de cette guerre que l'on voit se mettre en place – pour la première fois dans l'histoire – les principales caractéristiques d'une organisation totale de la vie sociale. La vie économique est étroitement encadrée pour l'effort de guerre. Tout devient ressource mobilisable pour la production industrielle, y compris les chevelures des femmes récupérées comme matière première. La science est enrôlée pour concevoir des armes nouvelles, la vie intellectuelle et culturelle et artistique est contrôlée par les services de propagande, l'École est embrigadée en vue de la mobilisation intellectuelle et morale des enfants³⁶... La guerre devient un fait social total : l'ensemble de la vie sociale se soumet à la logique de la puissance militaire – et tout cela résulte de la simple nécessité de l'effort de guerre, sans que cela soit motivé par un quelconque projet politique totalitaire. C'est cette mobilisation totale de la société pour la guerre qui, à partir des années 1920, servira de modèle à des projets révolutionnaires de droite et de gauche, de réorganisation sociale auxquels des masses humaines gigantesques vont être à nouveau sacrifiées.

Pour comprendre le phénomène totalitaire, nous dit Charbonneau, il ne faut pas partir des idéologies de ces régimes nés après la guerre, mais plutôt se demander pourquoi, à l'occasion de la guerre, des sociétés libérales occidentales ont basculé dans un fonctionnement (et non un « régime ») totalitaire. Pour Charbonneau, le mobile militaire de cette totalisation guerrière, tout comme le mobile idéologique des totalitarismes politiques, ne sont pas les causes mais plutôt les révélateurs de la gravité d'une transformation sociale plus profonde qui, au sein de la société libérale, avait déjà mis en place les conditions de cette totalisation. Ce ne sont pas les régimes totalitaires qui ont arraché les peuples de leurs campagnes pour concentrer dans les villes d'immenses masses urbaines déracinées et vulnérables aux propagandes, qui ont favorisé au nom de l'efficacité économique la dépersonnalisation du travail et la déshumanisation du cadre de vie, qui ont créé l'industrie de la presse et les méthodes de contrôle de l'opinion et des comportements, qui ont créé une immense industrie de l'armement ou mis au point les techniques administratives pour gérer anonymement et minutieusement tous les aspects de la vie quotidienne de ces masses... Le règne de la dépersonnalisation bureaucratique et de la perte de maîtrise sur sa propre vie n'est pas une invention des idéologues totalitaires. C'est d'abord sous les régimes libéraux que les hommes ont pris l'habitude de ne plus rien décider par eux-mêmes des conditions de leur vie personnelle et collective. Il n'est rien que les régimes totalitaires aient fait qui n'ait d'abord été préparé par la société libérale.

Si on ne se laisse pas aveugler par le caractère violent des totalitarismes politiques et des conflits idéologiques dans lesquels ils s'engagent, on constate que ce sont les progrès de l'État et de la technique en régime libéral qui rendent possible puis difficilement évitable l'État totalitaire. Charbonneau et Ellul pensent qu'il y a une dynamique totalisatrice qui est inhérente à l'État aussi bien qu'à la technique et que ces deux « structures impersonnelles » tendent à se

³⁶ Audoin-Rouzeau, Stéphane : *La guerre des enfants, 1914-1918*. Armand Colin, Paris 2004.

développer puis à converger de manière autonome. En outre elles ont une parenté telle que, comme l'écrit Charbonneau dans *l'État*, « le régime totalitaire pourrait se définir comme un brusque accomplissement des virtualités sociales de la technique. Le même esprit anime celle-ci et celui-là : le moyen conçu abstraction faite de toute fin.³⁷ ». Dès lors se profile le risque, plus difficile à penser, d'une future organisation totale – et non politique – de la société industrielle et technicienne sous couvert de rationalité scientifique et d'efficacité technique. Et pour penser ce risque la notion d'organisation est centrale.

Charbonneau et l'organisation. Charbonneau est très sensible à l'expérience de l'impuissance des individus face aux logiques impersonnelles et dépersonnalisantes de l'organisation sociale moderne. Précisons que cette notion d'*organisation* n'apparaît pas tout de suite dans les premiers écrits de Charbonneau comme un des outils intellectuels nécessaires pour décrire la civilisation technicienne qui se met en place. Mais si le mot n'est pas utilisé dans les *Directives pour un manifeste personaliste*³⁸, rédigé en 1935 avec Jacques Ellul, l'idée est bien là, en germe, pour expliquer l'impuissance et la déresponsabilisation des individus qui résultent de la concentration, de l'anonymat, de la massification : « L'homme était absolument impuissant en face de la Banque, de la Bourse, des contrats, des assurances, de l'Hygiène, de la TSF, de la Production etc.³⁹ ». Or, « le moyen de la concentration est la technique »,⁴⁰ laquelle requiert, comme on le voit dans le développement du machinisme industriel, que les comportements humains se conforment passivement à des règles impersonnelles : que ce soit dans les bureaux ou les usines, il y a inévitablement contradiction entre l'autonomie personnelle et la technicisation d'un domaine d'action qui soumet chaque élément d'un ensemble à un enchaînement prédéterminé d'actes et de procédures.

Rappelons que dans les années trente les débats sur la technique portaient principalement sur le machinisme industriel, conçu comme un perfectionnement de l'outil qui permet d'agir sur la matière. C'est, par exemple, le cas de Bergson dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, publié en 1932, trois années avant les *Directives*. Or, dans le prolongement des analyses de Berdiaeff, les deux personalistes gascons proposent une approche déconcertante car très différente, non-mécaniciste, de la technique : « non pas procédé industriel mais procédé général ⁴¹ », et les exemples qu'ils en donnent se caractérisent pour la plupart par l'immatérialité des processus engagés : Technique intellectuelle, Technique économique, Technique politique - « un des premiers domaines atteints par la technique », Technique juridique, Technique mécanique. Il est significatif que la technique mécanique soit mentionnée en dernier et qu'ils mentionnent en premier la technique intellectuelle - « fixation d'une intelligence officielle par des principes immuables »⁴². Le phénomène technicien est interprété d'abord comme

³⁷ *L'Etat*, Op. Cit. p. 350.

³⁸ Charbonneau, Bernard et Ellul, Jacques : « Directives pour un manifeste personaliste ». In *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*. Op. Cit. p. 47 à 80.

³⁹ *Directives*; Op. Cit. p.49-50

⁴⁰ Ibid. p.56.

⁴¹ Ibid. p.56

⁴² Charbonneau a lu *L'Avenir de la science* dans lequel Ernest Renan soutient que la science doit être et ne doit qu'être « étude patiente des choses », « étude pragmatique de ce qui est ». « Par toutes les voies nous arrivons donc à proclamer le droit qu'a la raison de réformer la société par la science rationnelle et la connaissance théorique de ce qui est (...) *Organiser scientifiquement l'humanité*, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse mais légitime prétention ». Ernest Renan, *L'Avenir de la science*, Op. Cit. p.151

inséparable d'un état d'esprit qui peut appliquer les mêmes règles et principes dans tous les domaines de l'action humaine, et pas seulement dans celui de l'action sur la matière. Il résulte de cette technicisation que la vie sociale est structurée par des rapports de force d'un nouveau type qui favorisent le pouvoir des techniciens face auxquels il n'existe guère de contre-pouvoir. « Dans la société capitaliste, les types puissants sont non les capitalistes mais les administrateurs. »⁴³ Cette affirmation anticipe les analyses de Bruno Rizzi⁴⁴ et de Burnham⁴⁵ sur le rôle des managers. Trente ans plus tard ces idées donneront lieu à l'élaboration de la notion de technostucture par J. K. Galbraith dans *Le Nouvel État Industriel*⁴⁶.

C'est en 1937, dans *Le Sentiment de la nature force révolutionnaire*⁴⁷, que le terme « organisation » apparaît pour désigner les forces qui soumettent la vie sociale à un ordre impersonnel et abstrait qui ne laisse rien de côté. Ici le mot organisation semble synonyme de « l'armature sociale » – c'est-à-dire l'encadrement et le contrôle – qui doit accompagner le « progrès »⁴⁸. Ainsi, par exemple, Charbonneau explique que dans un monde de plus en plus artificialisé par la technique, « les dernières zones de nature libre paraissent condamnées et s'il reste encore des pays sauvages, c'est par un raffinement d'organisation ».⁴⁹ Quant à la raison, elle est réduite au « simple pouvoir d'organisation »⁵⁰.

En 1949, Charbonneau publie *l'État* à compte d'auteur. Dans ce gros livre, la méditation solitaire sur l'expérience de la Deuxième Guerre mondiale le conduit à préciser et enrichir le sens de cette notion d'organisation et à lui donner une importance centrale pour comprendre les transformations sociales de son temps. Tout d'abord il revient sur la raison moderne comprise comme « l'extrême *rationalisation* de toutes les activités »⁵¹ portée par les progrès de la technique et ceux de l'État qui se renforcent mutuellement. Pour ce qui est des progrès de la technique favorisé par la société libérale du dix-neuvième siècle Charbonneau relève que « partout où pénètre la technique recule la liberté, car [la] technique comme la loi impose à tous les mêmes disciplines, et partout où elle s'établit, s'établit la loi qui seule peut rendre ses applications possibles : la discipline totalitaire, dans ce qu'elle a d'apparemment légitime, ne fait qu'exprimer en clair la discipline industrielle. Ainsi, sous le couvert du libéralisme, l'évolution économique réalise dans la vie quotidienne des individus la condition fondamentale du régime totalitaire : la démission de l'homme, qu'il s'agisse de l'indifférence atone du plus grand nombre à des déterminations qui les dépassent, ou de la participation frénétique de quelques-uns. »⁵².

Pour ce qui est de décrire les progrès de l'État, le terme *organisation* devient récurrent : « pour faire de la société une *organisation* efficace, L'État la conquiert [...] remplaçant la diversité de

⁴³ *Directives*, op. cit. p.56

⁴⁴ Rizzi, Bruno : *L'URSS, collectivisme bureaucratique, La Bureaucratiation du monde* (1939). Champ libre, Paris 1976.

⁴⁵ Burnham, James: *L'Ere des organisateurs* [The Managerial revolution 1941] Calman-Lévy, Paris 1947

⁴⁶ J. K. Galbraith : [The New Industrial State, 1968], trad française *Le Nouvel Etat Industriel*. Gallimard, Paris1967.

⁴⁷ Charbonneau, Bernard : « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire. » in *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*. P.116-192.

⁴⁸ Ibid. p.178

⁴⁹ Ibid. p.172

⁵⁰ Ibid. p.179

⁵¹ *L'Etat*, Op. Cit. p.9

⁵² Ibid. p.275

l'ordre naturel⁵³ par l'unité d'une *organisation* où tout part d'un centre, où un appareil de déterminations extérieures se substitue aux liens intérieurs⁵⁴ » ; « à un monde de conflits et d'impuissance il impose la paix d'une *organisation* conforme aux raisons de sa volonté de puissance⁵⁵ – et commentant les acquis de la révolution française et de l'État libéral: « la fonction de l'État ne se borne pas à assurer un minimum de conditions indispensables à la vie ; il doit réaliser la société parfaite par une *organisation* totale »⁵⁶. Ainsi le monde des usines est aussi celui du règne des bureaux, du règlement et de l'organisation dont le progrès est appelé par les progrès de l'État et de la technique dans une sorte de causalité circulaire. D'un côté l'organisation n'est que le prolongement des techniques matérielles qui désormais prend pour objet le monde des comportements humains, d'un autre côté c'est le progrès de l'État qui a rendu possible le développement technique accéléré de l'âge industriel : « dans les cadres de l'État s'est formé l'esprit méthodique et réaliste de la civilisation moderne : par son automatisme implacable l'administration préfigure la machine. »⁵⁷ Et ce nouveau monde technico-industriel est celui où se développent de nouveaux modes de domination. Reprenant la thèse des *Directives* de 1935, Charbonneau écrit : « La classe des directeurs peut être considérée, même en URSS, comme une véritable classe dirigeante ». ⁵⁸ Il généralise en affirmant que les révolutions du XX^e siècle, communistes ou fascistes ont pour caractère commun d'amener au pouvoir la classe des « directeurs ». Et du livre de Burnham, publié peu de temps avant que Charbonneau achève *L'État*, il juge que « le seul reproche qu'on peut lui faire c'est d'avoir laissé de côté un certain nombre d'arguments qui pouvaient renforcer sa thèse ».

En 1973, dans *Le Système et le Chaos*, Charbonneau place la question de l'organisation au centre de sa réflexion sur les coûts du progrès et ses conséquences liberticides. « On a longtemps eu le tort de réduire la civilisation industrielle à la machine ; elle en est l'aspect le plus voyant mais aussi le plus superficiel. Nos vraies machines sont des usines et des bureaux. (...) Nos villes, nos nations, strictement soumises à des normes appelées règlement ou lois, nouées en un réseau de rails, de conduites et de lignes sont d'énormes appareils de plus en plus menés selon des règles techniques. Et si la machine peut être considérée comme une organisation concrète, l'organisation politique : l'État, doit l'être comme une machine abstraite. C'est *l'organisation* et non la machine qui caractérise notre temps. »⁵⁹ Ainsi, l'organisation apparaît comme l'accomplissement immatériel de la logique technicienne. De plus ce qui rend quasi-irrésistible le développement de l'organisation, c'est qu'elle se nourrit des échecs mêmes de l'entreprise technicienne.

Une partie importante de l'œuvre de Charbonneau est consacrée à la description et à l'analyse de divers « coûts du progrès » : perte d'un contact équilibré et enrichissant avec la nature, destruction des campagnes par l'agro-industrie, homogénéisation des nourritures, graves déséquilibres environnementaux engendrés par maintes actions démesurées sur le milieu

⁵³ Par *naturel* il faut ici entendre *spontané*.

⁵⁴ Ibid. p. 52

⁵⁵ Ibid. p.53

⁵⁶ Ibid. p.73

⁵⁷ Ibid. p.53

⁵⁸ Ibid. p.364

⁵⁹ Charbonneau, Bernard : *Le système et le chaos, critique du développement exponentiel*. [1973]. Sang de la Terre, Paris, 2012 ; p.49.

naturel, destruction des cultures locales désintégrées par le choc d'un progrès trop rapide pour pouvoir être assimilé, généralisation de la technocratie bureaucratique des États et des trusts industriels (ce qui suscite en retour la montée des nationalismes, des névroses identitaires et des terrorismes), etc. Ainsi, en même temps que se généralise la civilisation industrielle et que se resserrent les contraintes de l'organisation technicienne, la brusque montée en puissance de la capacité d'action des hommes a pour contrepartie une dangereuse désorganisation environnementale, culturelle, sociale et politique – ce que Charbonneau appelle le risque de chaos. Or, maintenant que de plus en plus de groupes humains disposent de la puissance nucléaire, les conséquences catastrophiques de cette montée du chaos sont inacceptables. C'est pourquoi la montée de la désorganisation appelle en retour le développement de l'organisation et de techniques de plus en plus rigoureuses d'encadrement et de contrôle des diverses dimensions de la vie sociale.

« Car tout progrès de l'organisation s'entoure d'une auréole de désorganisation, [...] ce qui rend l'organisation d'autant plus nécessaire. En effet au-delà d'un certain point elle rompt l'équilibre de la nature et désormais s'accroît d'elle-même [...] Peut-être avons déjà atteint ce point ; l'entreprise technique ne peut plus s'arrêter à mi-chemin, il lui faudra reconstruire artificiellement la totalité naturelle rompue par l'intervention de la liberté humaine. [...] Quand l'homme devient maître d'agir sur l'homme et sur la société, la technique doit se substituer [...] à la famille, au peuple, à Dieu même : « La science organisera la société, et après avoir organisé la société organisera Dieu même » (Renan, *L'Avenir de la Science*). À partir d'un certain point d'organisation il n'y a plus le choix qu'entre le chaos et le système, qui reconstruit de l'extérieur cet univers détruit de l'intérieur. »⁶⁰

À partir de 1975, Bernard Charbonneau s'inquiète des risques de l'informatisation généralisée, comprenant que « l'ordinateur permettra d'ordonner la terre à notre gré [et] surtout [que] la cybernétique permettra enfin de gouverner mécaniquement l'homme »⁶¹. En 1980, il est déjà clair que « la mise en chiffres de la nature et de l'homme par la science rendus ainsi digestibles par l'ordinateur [...] les transforme en données ou marchandises [,] en élément statistique ou juridique stockable et administrable »⁶². Parce qu'il est « le totalisateur », l'ordinateur autorise « la réduction des qualités à la quantité que le calcul d'innombrables facteurs rendait autrefois impossible. C'est la marche vers un totalitarisme de fait sans "isme" ni dictateur. »⁶³ – « en attendant la mise au point du grand Automate, le jour où il n'y aura plus qu'un État, les ordinateurs fonctionnent pour les trusts et les gouvernements »⁶⁴ car, même devenus personnels depuis qu'ils sont miniaturisés, ils sont faits pour « ordonner, intégrer, mécaniser [...] la société tout entière [...] en un énorme appareil, lui-même cybernétique, [...] les hommes – ou plutôt les éléments – faisant et disant en fonction de la machine »⁶⁵. C'est ainsi que, « pour surmonter le désordre de l'explosion urbaine et industrielle, éviter l'apoplexie, se renforce un processus d'organisation que l'informatique permet, semble-t-il, de réaliser dans le moindre détail »⁶⁶.

⁶⁰ Ibid. p.53

⁶¹ In *La Gueule Ouverte*, n°77, 29 octobre 1975 (rééd. *Le Totalitarisme industriel*, p. 80).

⁶² Bernard Charbonneau, *Le Feu vert* (1980), Parangon/Vs, 2009, p. 135.

⁶³ Bernard Charbonneau, *Finis Terræ*, À plus d'un titre éditions, 2010, p. 164.

⁶⁴ Bernard Charbonneau, *Le Système et le Chaos*, Op. Cit. p. 230.

⁶⁵ Bernard Charbonneau, *Une seconde nature*, Sang de la Terre, 2012, p. 136.

⁶⁶ Ibid., p. 328.

Les techniques d'organisation selon Jacques Ellul. Dès 1949, avec *L'État*, l'association, voire l'identification des notions de technique et d'organisation joue un rôle central dans l'interprétation charbonnienne du risque de totalisation sociale qui caractérise selon lui la société libérale, techniciste et industrielle et donc forcément étatiste. C'est son ami Jacques Ellul qui va systématiser cette intuition commune à travers la notion de *techniques d'organisation* qui joue un rôle très important dans ses deux livres *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954) et *Le Système technicien* (1977).

Du point de vue de la philosophie de la technique, l'originalité d'Ellul tient à trois thèses :

- 1- La technique "moderne" se déploie de manière autonome (thèse souvent mal comprise).
- 2- Les techniques d'organisation sont le prolongement nécessaire des techniques matérielles.
- 3- La technique moderne tend à s'organiser en système *totalisant*.

Comme il l'écrit dans *L'Illusion politique*, en écho aux thèses de Charbonneau, "si le gouvernement multiplie les techniques d'organisation, d'action psychologique, de relations publiques, mobilise toutes les forces pour la productivité, planifie l'économie et la vie sociale, bureaucratise toutes les activités, réduit le droit à une technique de contrôle social, socialise la vie quotidienne ... il est un gouvernement totalitaire⁶⁷ ».

Dans *La Technique ou l'enjeu du siècle*⁶⁸, Ellul consacre les vingt premières pages à expliquer qu'on ne peut pas comprendre le rôle de la technique moderne sans y intégrer l'organisation (évidemment il évoque Burnham) laquelle correspond à un stade supérieur du progrès technique : « c'est la technique appliquée à la vie sociale, économique et administrative ». Elle permet d'intégrer des collectifs ou des masses dans le monde créé par le progrès des techniques matérielles. Pour préciser ce qu'il entend par « organisation », Ellul propose une classification des différents types de techniques⁶⁹. Sous la rubrique des techniques traditionnelles et du début de la société industrielle, il inclut les techniques mécaniques de production et les techniques intellectuelles (fichiers, bibliothèques etc.). Sous la rubrique des techniques modernes il distingue trois grandes familles dont l'ensemble correspond à ce que Charbonneau désigne sous le terme général d'organisation. Tout d'abord Ellul définit ce qu'il appelle la « technique économique » (qu'il va décrire de près) : elle concerne le domaine de la production et va de l'organisation du travail à la planification. Il distingue un second ensemble technique qu'il définit comme la « technique de l'organisation » : elle concerne les grandes masses, et des collectifs d'action pour rendre leur action plus efficace en construisant un cadre d'action impersonnel. La technique d'organisation s'applique aussi bien aux affaires commerciales et industrielles (et par conséquent ressortit au domaine économique) qu'aux États, à la vie administrative ou policière et à la guerre. Elle recouvre aussi aujourd'hui, nous dit-il, tout ce qui est juridique. Technique économique et techniques de l'organisation correspondent au domaine de ce que l'on appelle aujourd'hui les techniques de management. À ces deux familles de techniques, Ellul en ajoute une troisième qu'il appelle la « technique de l'homme » et qui, contrairement aux précédentes, s'applique à des individus : « ici l'homme lui-même est objet de technique »⁷⁰.

⁶⁷ Ellul, Jacques : *L'illusion politique*. [Robert Laffont, Paris 1965]. La Table ronde, Paris 2004, p.318-319

⁶⁸ Ellul, Jacques : *La technique ou l'enjeu du siècle*. Editions Armand Colin. Paris 1954

⁶⁹ Ibid. p.19-20

⁷⁰ Ibid. p. 20

Dans la suite de l'ouvrage Ellul revient à plusieurs reprises sur ce thème de l'organisation sans lequel on ne peut pas comprendre les conséquences sociales et humaines du progrès technique. Approfondissant la thèse des *Directives* de 1935 selon laquelle il faut envisager la technique comme « procédé général », il affirme que « l'organisation c'est précisément la technique elle-même »⁷¹. Un peu plus loin dans un développement sur « l'entraînement des techniques » il montre comment ces techniques d'organisation se suscitent les unes les autres dans divers domaines : urbanisme, économie, travail, administration publique etc.⁷². Il est donc essentiel de prendre en compte le fait que la technique tend à s'intérioriser, à se dématérialiser : « au fur et à mesure que les techniques matérielles sont plus précises, elles rendent les techniques intellectuelles et psychiques plus nécessaires »⁷³. C'est pourquoi Ellul consacre tout un chapitre aux « techniques de l'homme » qui sont les compléments nécessaires des techniques d'organisation. « Sans elles l'homme ne sera pas au calibre des organisations et des machines ; sans elles la technique ne peut être absolument sûre ». Ellul en évoque plusieurs : technique de l'école, technique du travail, l'orientation professionnelle, la propagande, le divertissement, le sport, la médecine.

Dans *Le Système technicien*⁷⁴, Ellul revient sur ce thème de l'organisation à de nombreuses reprises. Il rappelle que le développement des techniques matérielles appelle celui de l'organisation et que nous en sommes arrivés à un stade où « les forces de production ne sont plus l'infrastructure ; elles sont devenues une superstructure – c'est-à-dire qu'elles ne peuvent se développer, faire un nouveau progrès que s'il y a une infrastructure sociale d'organisation susceptible à la fois d'effectuer les recherches indispensables pour un tel progrès, et d'accueillir dans le corps social ce progrès »⁷⁵. Il consacre de longs développements à montrer comment le progrès des techniques d'organisation doit beaucoup aux progrès de l'informatique et à la mise au point de l'ordinateur : « avec lui la connaissance devient force d'organisation »⁷⁶. Selon Ellul ces techniques d'encadrement et de contrôle sont désormais nécessaires aux grandes organisations à qui elles donnent des moyens propres à promouvoir l'intégration sociale et professionnelle des personnels : « le grand mot des techniques de l'homme c'est l'adaptation »⁷⁷. En fin de compte, bien que le développement de chacune d'entre elles n'obéisse qu'à un objectif pragmatique et limité, ces techniques d'organisation contribuent à un mouvement de totalisation : « Il y a technicisation totale lorsque chaque aspect de la vie humaine est soumis au contrôle et à la manipulation, à l'expérimentation et à l'observation de façon que l'on obtienne partout une efficacité démontrable. »⁷⁸ Et ce processus semble ne pas connaître de limite. Pour Ellul il n'est pas impossible que le mouvement de création de techniques matérielles finisse par buter sur des limites, mais cela n'arrêtera pas le développement d'un système technicien ; il y aura un déplacement de la croissance

⁷¹ Ibid. p. 83

⁷² Ibid. p.103

⁷³ Ibid. p.106

⁷⁴ Ellul, Jacques : *Le Système technicien*. (1977) Editions Le cherche Midi. Paris 2004.

⁷⁵ Ibid. p. 76

⁷⁶ Ibid. p. 85

⁷⁷ Ibid. p. 315

⁷⁸ Ibid. p. 94

technicienne vers d'autres zones d'activité que la production matérielle : organisation, techniques de l'humain...⁷⁹

Ainsi, comme Charbonneau mais de manière plus systématique, Ellul donne une importance décisive au développement des techniques d'organisation et des techniques de l'homme ; « J'ai déjà montré autrefois que l'organisation n'était pas un remède à la technique mais un pas de plus dans l'élaboration du système technicien. »⁸⁰. Toutefois, s'il constate la multiplication et l'importance croissante de ces techniques pour la constitution d'un système technicien, Ellul n'analyse pas leur fondement méthodologique et ne décrit pas de manière précise comment opèrent ces techniques ; il se limite à caractériser leur fonction – qui est essentielle. Il faut cependant signaler une exception de taille : dans son livre *Propagandes*⁸¹ il a travaillé de manière approfondie sur une de ces techniques de conformation et de conditionnement du « matériau humain », et s'est appliqué à en analyser le *modus operandi*.

Les avertissements d'Ellul sur le risque que la sur-organisation technicienne fait courir à la liberté n'ont pas été pris au sérieux. Par exemple on lui a fréquemment objecté que sa théorie est exagérée, qu'il n'y a que des techniques matérielles, que c'est un abus de parler de techniques d'organisation ou de techniques de l'humain, que leur prétention à la technicité est usurpée, idéologique, que leur efficacité n'est pas mesurable ni démontrable etc. Ce faisant on oublie que si, en 2013, le marché mondial de la publicité commerciale s'élevait à 518 milliards de dollars, soit le quart du PIB de la France (on ne tient pas compte ici des budgets « communication » des États), c'est que ceux qui passent commande pensent que leur investissement produira des effets mesurables. De même, ce déni de l'importance des techniques non matérielles néglige le fait que les entreprises s'arrachent à prix d'or les professionnels du management sortis d'écoles comme la Harvard School of Business Administration. Pour illustrer la solidarité entre les techniques matérielles et les techniques immatérielles d'organisation, on peut évoquer l'exemple des techniques agricoles. En effet, à eux seuls les progrès de la mécanisation, de la « chimisation », de la chaîne du froid, du génie génétique et des autres techniques matérielles ne suffisaient pas pour que se mette en place le système industriel agroalimentaire dont dépend aujourd'hui notre survie physique ; il fallait aussi que ce mouvement soit accompagné par des techniques non matérielles. Ainsi le plein-emploi des possibilités ouvertes par la mécanisation agricole appelait-il une reconfiguration volontariste de l'espace rural et du monde agricole. Il a donc fallu mettre au point des techniques d'administration, d'aménagement du territoire, de remembrement, de formation et d'encadrement professionnel, etc., sans lesquelles le potentiel des techniques matérielles ne pouvait se déployer. Enfin, des techniques d'organisation très diverses sont mises en œuvre par des professionnels qui occupent des bureaux. Le fait que l'aspect de nos villes a été transformé par multiplication de ces bureaux et des immeubles dans lesquels ils sont logés donne une indication sensible de l'importance de ce champ technique. Ainsi, sur le plan social et politique, le progrès de la puissance matérielle s'accompagne partout d'une technocratisation de la vie politique et d'une bureaucratisation croissante de nos existences qui sont de plus en plus

⁷⁹ Ibid. p. 342

⁸⁰ Ibid. p. 123

⁸¹ Ellul, Jacques : *Propagandes*. Paris, Armand Colin, 1962, nouvelle édition, Economica, Paris, 1990.

soumises à des logiques techniques et gestionnaires centralisées, hiérarchisées et opaques sur lesquelles nous n'avons guère de prise.

III De l'organisation au management total : un projet qui vient de loin.

Charbonneau et Ellul ont été parmi les premiers à mettre en évidence de manière critique que l'action technicienne, de transitive, devient réflexive : tournée vers les choses, elle s'intériorise et s'applique ensuite méthodiquement sur l'humain, et cela jusqu'aux dimensions les plus intimes de son existence. Cependant l'idée de techniques d'organisation apparaît dès les débuts de ce que l'on appelle la révolution industrielle. En effet très tôt des penseurs lucides ont compris que la volonté de puissance technicienne ne pouvait s'arrêter à la seule maîtrise technique des choses de la nature. Il fallait aussi qu'elle s'investisse dans la maîtrise des choses humaines. Constatant le pouvoir socialement désorganisateur de l'industrialisation, dès 1819, dans l'*Organisateur*, Saint-Simon (1760-1825) et ses disciples ont appelé de leurs vœux la mise en place du règne de l'Organisation et posé les fondations de ce qui deviendra la science du management. L'organisation scientifico-industrielle de la société, ce cauchemar que Charbonneau et Ellul voudraient éviter pour sauver la liberté, est précisément ce que Saint Simon voudrait faire advenir pour sauver l'humanité des divisions qui la déchirent. En dépit de cette radicale opposition sur le fond, Charbonneau, Ellul et Saint-Simon partagent la conviction que l'organisation est l'accomplissement de la technique.

Saint-Simon emprunte la notion d'organisation à la biologie où elle commence à être utilisée au dix-huitième siècle. L'organisme est ce tout vivant, unifié fonctionnellement, dans lequel chaque partie, ou *organe*, agit en fonction de toutes les autres. L'organisation est cette capacité à faire tenir ensemble les différentes parties de ce tout. Par dérivation, cette notion va être appliquée au lendemain de la Révolution française dans le domaine politique. Là où il y a risque d'émiettement de la vie sociale et risque de conflit entre des forces qui s'opposent, organiser c'est rétablir, voire construire, l'unité sociale sur le modèle de l'individu vivant. D'où la diffusion de l'expression « corps social ». La notion d'organisation, correspond non seulement à la recherche d'une solidarité entre les différents groupes sociaux mais aussi à la recherche d'une cohérence du développement de leurs diverses activités.

Le saint-simonisme était animé par la religion de l'industrie, et par un idéal de l'*organisation scientifique de la société*. Saint-Simon envisage le « système industriel » comme un nouvel état de la société à venir et à construire grâce à l'*organisation*, rendue à la fois possible et nécessaire par l'évolution des techniques. La responsabilité de cette fonction de régulation de ce système industriel serait confiée à une élite de savants, d'ingénieurs et de techniciens de la finance. L'objectif étant *de remplacer le gouvernement des personnes par l'administration des choses*. L'organisation a donc pour vocation le dépérissement du politique au profit d'une gestion technique de l'ensemble de la vie sociale.

Saint-Simon insiste sur le rôle décisif des réseaux techniques de transport et de communication, routes, canaux, etc. (la ligne Paris-Lille du télégraphe Chappe était opérationnelle depuis 1794) – ces réseaux constituant le premier pas vers une association universelle des producteurs. Ce faisant, il anticipe bien des aspects du rôle unificateur et dynamisant des réseaux techniques et

informationnels dans la société contemporaine, ainsi que de l'idéologie des réseaux qui accompagne leur développement.

Comme le remarque Pierre Musso⁸², l'œuvre de Saint-Simon a inspiré la propagande managériale à prétention universelle et les prophéties positivistes du progrès économique-technologique : « toutes les bureaucraties et technocraties se sont emparées de cette science de l'administration et de l'organisation des hommes, inventée dans la deuxième moitié du XIXe siècle par les ingénieurs civils. Le management parachève la religion industrielle en fixant les normes de comportement, les règles morales du comment vivre dans l'usine et l'entreprise. Les ingénieurs, experts des machines, étendent leur compétence au-delà de la production mécanisée avec les méthodes « scientifiques » de l'organisation du travail et de la production, puis avec une science de l'organisation, la cybernétique ; il leur suffit de regarder la société comme un « vaste atelier » et l'atelier selon un modèle technologique »⁸³.

Le saint-simonisme français eut une grande influence sur les réseaux d'ingénieurs américains qui vont organiser des sociétés d'ingénierie pour développer la science du management et préparer la révolution managériale. L'American association of industrial management fut fondée en 1899. En 1885, un rapport du capitaine Metcalfe qui fut directeur d'arsenaux fédéraux aux États-Unis explique que « les deux grandes questions posées à l'organisation sont la coordination et le contrôle. »⁸⁴. Selon lui, l'administration des arsenaux et autres ateliers est dans une grande mesure un art et dépend de l'application à une grande variété de cas de certains principes qui, pris ensemble, composent ce qu'on peut appeler « la science de l'administration » ». En particulier on se souciera d'optimiser le ratio Coût/Efficacité qui fonde les principes de la gestion d'une manufacture. Dès lors le vocabulaire du management scientifique se cristallise autour du triptyque : diriger, contrôler, évaluer sur la base de tableaux de bord quotidiens des activités.

Dans la dernière partie de son livre, Musso rappelle comment la professionnalisation et l'institutionnalisation du management sont en marche à la veille de la Première Guerre mondiale. La première école de business, la Wharton business School, est créée en Pennsylvanie à Philadelphie en 1881. Celle de Harvard en 1909. En 1909 *L'Engineering Magazine Company* célèbre le « gospel of efficiency ». L'efficacité étant la valeur ultime de ce mouvement. En 1911 Dunlap, le fondateur de *l'Engineering Magazine* affirme que « l'efficiency est soumise aux grandes lois de l'univers qui sont toujours et partout les mêmes [...] ces lois sont souveraines, inhérentes et éternelles, comme les lois de la gravitation ou de l'affinité chimique. »⁸⁵. En 1912 le même magazine publie les « *Douze principes de l'efficacité* » d'Harrington Emerson⁸⁶. La notion de « révolution managériale » est utilisée dès 1932 dans le livre de A. Berle et G. Means, *The Modern Corporation and Private Property*. Elle est le produit d'une gestation qui aura duré quarante ans. En 1895 Frederick Taylor Publie

⁸² Musso, Pierre : « Le présent dans la philosophie politique de Saint Simon. ». In *L'actualité du Saint Simonisme*. Actes du colloque de de Cerisy. Presses Universitaires de France ; Paris, 2015. Voir aussi les autres travaux de Musso sur Saint Simon et la philosophie de réseaux.

⁸³ Musso, Pierre : *la religion industrielle*. Fayard, Paris 2017, p. 631.

⁸⁴ Metcalfe, Henry, *The cost of manufactures and the administration of workshops, Public and Private*. John Willey & sons, New York, 1885.

⁸⁵ Cité par Pierre Musso ; Op. Cit. p.644.

⁸⁶ Rappel : « Dans une ère de technologie avancée, l'inefficacité est le péché contre le Saint Esprit ». Huxley Aldous, *Nouvelle préface au Meilleur des mondes*, 1946.

son premier mémoire sur l'organisation scientifique du travail basée sur la décomposition des opérations et le chronométrage des gestes. En 1911, ce sont ses *Principles of Scientific Management*. Cette technique est basée sur un « état d'esprit » excluant les conflits, hostile au syndicalisme, visant à créer un esprit de coopération dans l'entreprise et une mutualisation des intérêts des ouvriers et du patron. Cette approche du management ouvre la voie à une gestion managériale qui va dépasser le monde de l'entreprise et s'étendre à toute la planète. Ainsi, dès 1918, Lénine écrit dans *Les Tâches immédiates du pouvoir des soviets*⁸⁷ : « Nous pourrons réaliser le socialisme justement dans la mesure où nous aurons réussi à combiner le pouvoir des Soviets et le système soviétique de gestion avec les plus récents progrès du capitalisme. Il faut organiser en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, son expérimentation et son adaptation systématiques. » Dès lors le management se présente comme technologie sociale globale. En 1931 lors d'une rencontre américano-soviétique H. S. Person, président de la société Taylor, présente une communication intitulée « Le management scientifique comme philosophie et technique de stabilisation industrielle progressive. » Le modèle machinique est alors étendu aux techniques « efficaces » d'organisation et de rationalisation de la production. Il est nécessaire de s'orienter vers une économie sociale dirigée s'appliquant au monde entier. Dans cette perspective Person souligne le rôle décisif des directeurs, des managers et des techniciens de l'organisation. *The Managerial Revolution*, publiée en 1941 par James Burnham théorise le rôle de ces nouveaux techniciens. Selon lui capitalisme et socialisme seraient tous deux dépassés par l'émergence d'une nouvelle société dominée par les gestionnaires, les « managers », thèse déjà avancée par l'italien Bruno Rizzi dans *La Bureaucratiation du monde* (1939). Burnham annonce l'émergence d'une nouvelle classe de techniciens : les Directeurs. Ils se caractérisent par leur capacité à organiser le travail et la production, mais ce sont aussi des spécialistes de la propagande.

La société industrielle étant devenue d'une très grande complexité qui la rend difficile à gérer, c'est le management qui apporte la réponse. Dans cette perspective la distinction entreprise privée/État tend à s'effacer : « Les directeurs du gouvernement ont presque la même formation, les mêmes fonctions, les mêmes dons, les mêmes habitudes mentales que les directeurs de l'industrie. Les différences qui les distinguent vont s'effacer.⁸⁸ » En pratique il y a interchangeabilité des techniciens qui viennent du public et du privé car ils utilisent les mêmes techniques managériales d'organisation et de communication visant l'adhésion et la participation.

Après la Deuxième Guerre mondiale, il se produit une convergence des techniques de management avec l'informatique qui fournit un modèle cybernétique d'organisation sociale. En 1948 Norbert Wiener publie *Cybernetics or control and communication in the animal and the machine*⁸⁹. Soulignons que cybernétique veut dire « art de gouverner » et que dès la création de ce que l'on appelle aujourd'hui l'informatique, la communication est associée au contrôle. Grâce à l'automatisation de la communication et du traitement d'informations et la mise en place de rétroactions (feed-back), Wiener envisage la possibilité d'un pilotage scientifico-industriel aussi bien de l'industrie que de la société en articulant rigoureusement

⁸⁷ Lénine : *Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets*. 28 Avril 1918. Publié dans le n° 83 de la « Pravda ».

⁸⁸ Burnham, James : *L'Ere des organisateurs*. Op. Cit. p.191.

⁸⁹ Wiener, Norbert : *Cybernetics or communication and control in the animal and the machine*. Willey & Sons, New York, 1948.

trois paramètres : buts/moyens/résultats en fonction d'un critère d'efficacité. La cybernétique vise un gouvernement des hommes par le pilotage automatique, les nombres et les algorithmes, comme l'illustrent déjà les marchés financiers. Le politique ayant failli, le cybermanagement prétend apporter enfin la rationalité dans les décisions. Comme le souligne Baptiste Rappin⁹⁰, le dogme managérial et le paradigme cybernétique visent désormais l'administration scientifique des hommes et le gouvernement des choses (dans une inversion du projet de Saint-Simon qui voulait *substituer l'administration des choses au gouvernement des personnes*).

IV Le charnel et l'immatériel.

Deux siècles après *L'Organisateur* de Saint-Simon, il faut reconnaître que les inquiétudes de Charbonneau et Ellul ne relèvent pas de la paranoïa ! Depuis qu'ils ont publié leurs livres prémonitoires, le champ des techniques immatérielles d'organisation et de contrôle n'a cessé de se développer et de s'étendre à de nouveaux domaines de la vie sociale. Cette croissance est rendue nécessaire par le développement des techniques matérielles et, dans une causalité circulaire, elle est aussi une des conditions du développement des objets, ensembles ou systèmes techniques matériels. Ainsi les progrès de l'informatique qui permettent le recueil, le stockage et le traitement des données en temps réel a permis le perfectionnement des techniques de management d'entreprise dont Baptiste Rappin a montré qu'elles favorisent la dépersonnalisation du travail et l'émergence d'asservissements d'un nouveau type, confirmant ainsi le diagnostic de dépersonnalisation technicienne, porté par Ellul et Charbonneau dès les années trente. Mais les choses n'en sont pas restées là et, après l'entreprise, ce fut l'administration puis, entre autres, tout l'univers des institutions médicales et médico-sociales qui, après s'être technicisé, et parce qu'il s'est technicisé, a été ensuite facilement investi par les techniques de management et a dû se soumettre à un processus de rationalisation organisationnelle et de protocolisation informatisée généralisée, dont il résulte de nouvelles formes de travail aliéné et de mal-être individuel et collectif. Ainsi, nous avons eu l'occasion d'étudier comment, dans le domaine de l'Enfance Inadaptée, le processus de technicisation progressive de l'action éducative, porté au départ par un projet « humaniste », centré sur la personne a favorisé involontairement le progressif asservissement des interventions des professionnels à des contraintes organisationnelles et managériales qui tendent à vider le travail éducatif de son sens au profit d'un formalisme techniciste⁹¹. De même, on voit se multiplier les témoignages de médecins qui, soumis au même type de management informatisé, se mettent à « détester leur ordinateur », qu'ils vivent comme l'instrument de la soumission de leurs

⁹⁰ Voir Rappin, Baptiste : *Au fondement du Management* , Ovadia 2014 et *Heidegger et la question du Management*, Ovadia 2015.

⁹¹ Daniel Cérézuelle, *Pour un autre développement social : au-delà des formalismes techniques et économiques*. Toulouse, ERES, 1996.

relations avec des patients individuels à des logiques managériales dépersonnalisantes.⁹² On pourrait aisément multiplier les exemples de désincarnation et d'asservissement de l'action personnelle par les techniques managériales.

Par ailleurs, à côté des techniques de management se sont aussi développées après-guerre en France des techniques d'aménagement qui procèdent à une reconfiguration de l'espace et de son usage : zoning, urbanisme, planification, etc. Il en fut de même des techniques de propagande indispensables pour assurer l'acceptabilité et l'intégration sociale des nouvelles techniques : autant d'extensions de la pensée et de l'action technique rendues nécessaires, tant pour permettre de nouveaux progrès des techniques matérielles que pour s'adapter à leurs effets. Ainsi s'effectue au nom de l'efficacité, sans que cela soit le résultat d'un projet clairement conçu, une « fonctionnalisation intégrale de l'ensemble des pans de notre vie⁹³ ». De plus il est probable que les crises environnementales qui s'annoncent et leurs conséquences sociales et politiques vont appeler un renforcement et une extension de ces techniques d'organisation et de contrôle. Désormais les progrès des techniques informatiques de collecte, de mise en mémoire et de traitement de l'information fournissent des outils précieux de contrôle social et politique. C'est ainsi qu'en Chine le gouvernement expérimente un *Social Credit System*, qui vise à la notation automatique de la fiabilité (c'est-à-dire de la conformité politique et sociale) des citoyens⁹⁴. Or, sauf de très rares exceptions, la question du rôle croissant des techniques immatérielles d'organisation reste très négligée par la philosophie et la sociologie de la technique qui en France s'intéresse surtout aux « objets techniques ». Nous avons déjà souligné qu'il y a là comme un point aveugle qui bloque la compréhension des évolutions techniques et de leurs enjeux sociaux et politiques.

⁹² Gawande, Atul : "Why doctors hate their computer ?" *The New Yorker*, 5 Novembre 2018. Par ailleurs une note du Vantage Technology Consulting group du 4 Décembre 2018 précise que "Les promesses d'*Epic* et d'autres systèmes intégrés (monolythic) de gestion informatisée des dossiers de santé tient à ce qu'ils fournissent une plateforme pour faire pratiquement tout ce que les professionnels devaient faire pour leurs patients, depuis l'enregistrement et la communication des observations médicales, l'envoi d'ordonnances aux pharmacies, la prescription de tests et de scans, l'analyse des résultats et l'envoi des factures aux assurances. Tous les documents sur papier, notes, enregistrements, tableaux, sont voués à disparaître et le secteur de la santé va devenir plus « vert », plus rapide et productif. Mais, selon cet article, la productivité que l'on avait annoncée aux professionnels du secteur médical ne s'est pas concrétisée. Une étude de 2016 montre que pour chaque heure consacrée à leur patient ils consacrent deux heures à des tâches informatiques. L'Université du Wisconsin a déterminé que la durée moyenne de la journée de travail d'un médecin de famille est de 11h et demi. L'article montre que qu'un des résultats imprévus de l'informatisation c'est une épidémie croissante du burn-out des médecins, avec 40% d'entre eux qui manifestent des états dépressifs et 7% des pensées suicidaires, soit le double des taux caractérisant la population générale ».

Les conséquences de la complexité croissante des programmes ne se font pas sentir dans le seul domaine de la médecine. En 1975 Frederick Brook, un ingénieur concepteur de logiciels pour IBM, a écrit un livre désormais classique intitulé « le mythe du mois -homme » qui compare la conception de logiciels à un sable mouvant : plus on se débat et plus on s'enfonce. Au fur et à mesure que le programme devient plus puissant et omniprésent, chaque petite modification peut produire une erreur (bug) imprévue ; et plus le code du logiciel devient important et plus il devient fragile et susceptible de tomber en panne. Les systèmes devenant plus complexes, ils ont besoin de devenir plus bureaucratiques et de suivre des règles rigides. Le résultat de ce scénario des sables mouvants c'est nous sommes de plus en plus nombreux à consacrer de plus en plus de temps à gérer les contraintes qui déterminent comment nous pouvons travailler qu'à faire simplement notre travail. Cf. Frederick Brook *The Mythical man-month*. Boston, Addison-Wesley, 1975.

⁹³ Baptiste Rappin, *Au fondement du Management*. Nice, Ovadia, 2014, p. 36.

⁹⁴ Voir la conférence de Antonia Hmadi : https://media.ccc.de/v/35c3-9904-the_social_credit_system

À ce point de nos réflexions il nous semble utile de revenir aux réflexions de Gilbert Simondon sur la technique. Dans *Du mode d'existence des objets techniques* ce philosophe a fort bien identifié le potentiel de dépersonnalisation consubstantiel au développement de ce qu'il appelle *les techniques du monde humain*. En effet il signale on ne peut plus clairement que pour pouvoir considérer « l'homme comme matière technique »⁹⁵, ces techniques sont fondées sur la mise à l'écart réductrice de dimensions importantes (qu'il appelle « les qualités et les forces de fond ») de la réalité sociale et humaine, ce qui a pour effet une pratique mutilante, car ces techniques « continuent à appliquer une pensée élémentaire à des réalités globales, étudiant, par exemple, les mass média comme s'ils étaient distincts de la réalité concrète des groupes dans lesquels ils opèrent »⁹⁶. C'est ainsi que « par exemple les techniques du maniement humain ne sont qu'une variable de plus dans les techniques industrielles (scientific management) »⁹⁷ et trop souvent ne peuvent mettre en œuvre qu'une technicité fermée et pauvre. C'est bien ce que, soixante ans plus tard, Baptiste Rappin met, lui aussi en évidence. Manager, écrit-il, c'est pouvoir, grâce à la digitalisation, convertir en information l'énergie productive du travailleur, puis piloter son activité sur cette base. Mais dans cette opération, c'est la *chair* du travailleur qui disparaît : un indicateur renseigne mais ne partage ni la douleur ni la joie. Le travail réel s'efface au profit de tableaux de bord et de la prolifération de simulacres informatiques à partir desquels se prennent les décisions stratégiques et opérationnelles ; tout ce qui est énergie improductive est éliminé des simulations et des boucles de contrôle et évaluation, on ne retient du travailleur que ses *compétences* opérationnalisables⁹⁸. Simondon avait bien pressenti cela, mais semble s'être abstenu d'en approfondir les conséquences ; il a beau avoir établi l'existence d'un champ des techniques immatérielles de l'humain et signalé leur formalisme réductionniste, il semble l'oublier tout de suite après la dizaine de pages qu'il leur consacre. A part un appel très vague à une « technologie réflexive » qui permettrait aux techniques du monde humain de « rencontrer les fonctions de totalité de ce monde »⁹⁹ il ne propose rien pour une meilleure prise en compte des « qualités et des forces de fond. » écartées par ces techniques. De toutes façons il ne propose aucune analyse précise de ces techniques du monde humain, de leur mode opératoire et de leur retentissement sur le monde humain. Il ne mentionne que le *scientific management* industriel et la publicité. Tout ce qu'il écrit ensuite sur la technicité et le rapport technique de l'homme à la nature et à la société est fondé sur sa phénoménologie des objets techniques matériels. Certes il reconnaît brièvement un peu plus loin que l'objet technique peut servir à des tâches non productives de communication, de recherche scientifique, d'enseignement¹⁰⁰, mais la question de l'action technique immatérielle sur l'humain ne réapparaît plus. Il cherche à réconcilier la culture humaine et les techniques, mais c'est essentiellement aux objets techniques, aux outils et au couple homme-machines qu'il revient toujours. Alors qu'il avait accordé une place importante à la cybernétique dans sa conception du couplage de l'homme et de la machine, sa philosophie de la technique se veut une « mécanologie » et il ne se préoccupe

⁹⁵ Simondon, Op. Cit., p.214.

⁹⁶ Ibid. p. 225.

⁹⁷ Ibid. p. 226

⁹⁸ Rappin, Baptiste. Heidegger et la question du management. Op.cit. p. 270-271

⁹⁹ Simondon, op.cit., p.217

¹⁰⁰ Ibid. p. 246.

guère de l'essor saisissant que, sous ses yeux (il meurt en 1989), les progrès de l'informatique vont donner aux techniques de management et, plus généralement, aux techniques immatérielles du monde humain. Animée d'un vif désir de réconciliation et d'unité, pensée de l'analogie généralisée, comme le soulignait Gilbert Hottois, la philosophie de Simondon est certes attentive à l'individuation en devenir et au sens de la liberté qui caractérise l'invention mécanique. Mais c'est surtout la liberté du technicien, de l'ingénieur créateur de machines porteuses d'un *avenir* ouvert qui intéresse Simondon ; il semble que pour lui le présent est négligeable, appelé à être dépassé. S'intéressant plus au mouvement d'individuation qu'à l'individu présent *hic et nunc*, il ne s'attarde guère à approfondir la question du rapport que l'individu ordinaire entretient *au présent* dans sa vie quotidienne avec le nouveau champ des techniques immatérielles. Gilbert Hottois relevait avant nous l'étonnante absence de prise en considération des techniques de l'humain par la philosophie de Simondon qui, « hypersensible au conflit, à la séparation (...) rêve de pacification et de conciliation universelle ¹⁰¹ » de sorte qu'elle souffre d'un « irénisme philosophique discutable » ¹⁰²,

Pour conclure : angélisme et sens de la chair.

Le prix du « tournant empirique » et de la focalisation sur les *objets* techniques risque d'être lourd, intellectuellement et socialement. En choisissant de pratiquer le *thing turn*, la philosophie et la sociologie de la techniques contemporaines courent le risque de nous donner une compréhension trop partielle, myope et anesthésiante de la relation entre technique et société. Bien évidemment, pour éclairer cette relation il est utile de pouvoir s'appuyer sur des études empiriques portant sur tels ou tels objets techniques. Mais pour bien comprendre les divers enjeux et conséquences de l'usage d'une technique il serait souvent utile d'en situer la genèse, la mise au point et le fonctionnement dans la durée dans le champ plus vaste des interactions et des interdépendances avec l'ensemble des autres techniques, qu'elles soient matérielles ou immatérielles. En effet nous avons dit précédemment que désormais les progrès des deux types de techniques sont inséparables, reliées par une relation de causalité circulaire ; le progrès de la puissance matérielle appelle le progrès des techniques d'organisation et d'adaptation, tandis que le progrès des techniques de management en Recherche et Développement conditionne de plus en plus étroitement le progrès des techniques matérielles. C'est l'expansion de cet ensemble en interaction étroite, ce qu'Ellul appelle *le système technicien*, qui constitue désormais notre *monde* technique qu'on ne peut réduire à une juxtaposition de techniques particulières. Et c'est le fonctionnement de cet ensemble dont il faut comprendre le comportement pour bien situer et maîtriser le rôle des techniques particulières. C'est pourquoi la décision de s'en tenir à l'étude de la dimension « objet » de la technique favorise une compréhension myope et hémiplegique du monde technique dans lequel nous vivons et nous fait passer à côté de problèmes très importants.

De plus, cette approche méthodologique qui se veut « empiriste » n'est pas si objective et fidèle à l'expérience concrète qu'elle le prétend. En pratique, il n'y a pas de regard sur le monde qui puisse se prétendre axiologiquement neutre. Bien souvent c'est ce que l'on croit, ce sont les

¹⁰¹ Hottois, Gilbert : *Simondon et la philosophie de la culture technique*. Deboeck Université, Bruxelles, 1993. p. 123

¹⁰² Ibid. p. 124

valeurs auxquelles on est attaché, une certaine *vision* du monde, qui nous permet d'ouvrir les yeux sur certaines dimensions du monde des techniques et qui nous rend aveugles à d'autres dimensions. Gilbert Hottois signalait à juste titre que l'incapacité de Simondon à prendre suffisamment en compte le pouvoir objectivant de la technique qui peut désormais faire de l'homme « une matière technique », fait basculer sa pensée du côté d'un irénisme réconciliateur qui tend à vider la pensée philosophique de sa force polémique et de sa puissance critique ; « un certain angélisme constitue la tentation propre de la philosophie simondonnienne »¹⁰³. Or cet angélisme n'est pas neutre. Si Simondon préfère ne pas voir la face inquiétante d'un mouvement de technicisation généralisée de l'existence qu'il pressent pourtant, c'est parce que son intérêt pour la technique s'enracine dans une *foi* technophile. Et cette foi, lorsqu'elle est largement partagée devient une force sociale qui empêche de poser des questions embarrassantes et contribue de ce fait à l'accélération de cette dynamique objectivante et dépersonnalisante.

Nous avons montré ailleurs que si Bruno Latour peut prôner, lui aussi, une vision très réconciliatrice et apaisante de la dynamique technicienne moderne, ce n'est pas parce qu'il est « empiriste » et attentif aux données de l'expérience, c'est plutôt parce que sa pensée s'inscrit dans le prolongement d'une théologie jésuite techniciste, héritière de Teilhard de Chardin, qui voyait dans le progrès des techniques matérielles le moteur de la spiritualisation progressive du monde matériel.¹⁰⁴ Dans cette perspective, la technique ne serait qu'une médiation qui favorise l'incarnation progressive du spirituel dans le monde et l'unification des esprits en un « système nerveux planétaire » à *venir* ; de ce fait, la puissance technique ne saurait être porteuse d'une négativité propre : « tout est négociable ». Ce point de vue préalable oriente le regard de Latour. Dans le cadre de cette *weltanschauung* très particulière la question du potentiel dépersonnalisant de la montée en puissance des techniques immatérielles de l'humain n'a pas de place, elle reste un point aveugle.

Inversement, c'est l'attention à la *chair*, à la perte de liberté et de sens charnellement vécue *au quotidien*, qui a rendu Berdiaeff, Charbonneau, Ellul¹⁰⁵ et aujourd'hui Baptiste Rappin (et probablement quelques autres) sensibles au risque de dépersonnalisation et de fonctionnalisation totale de l'existence qui découle de la prolifération des techniques immatérielles d'organisation et de management qui accompagnent la montée en puissance des techniques matérielles. Ce n'est pas une posture méthodologique particulière, c'est plutôt une certaine sensibilité éthique, un *sens* de la liberté charnellement éprouvée, fort différent du sens simondonnien de la totalité ou du sens latourien de la spiritualisation, qui a conduit certains penseurs à prendre en considération l'existence de tout un pan de la réalité technique contemporaine et à mettre en évidence le caractère inquiétant de son expansion.

¹⁰³ Ibid. p.125.

¹⁰⁴ Cérézuelle, Daniel : « Une nouvelle théodicée ? Remarques sur la philosophie des techniques de Bruno Latour » in *Revue du Mauss semestrielle* n° 54, 2e semestre 2019.

¹⁰⁵ Cérézuelle, Daniel : « La technique et la chair, de l'ensarkosis logou à la critique de la société technicienne chez Bernard Charbonneau, Jacques Ellul et Ivan Illich ». In *Revue Européenne des sciences sociales* 20005/2 XLIII.